

L' Abeille.

9me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 17 JANVIER 1861.

No. 12.

SOUVENIR.

Enfant, j'aime le bruit et les folâtres jeux,
Signal de nos ébats, lorsque la cloche sonne,
Dans un groupe animé de compagnons joyeux,
A de bruyants plaisirs comme eux je m'aban-
Mais soudain, au milieu de nous, [donne;
Je crois te voir, ô Paul?... oui, je vois ton sourire.
Ton doux regard semble nous dire :
" Et moi naguère aussi je jouais parmi vous. "

J'aime ces folles causeries
Où se mêlent toutes nos voix,
Ou chacun parle, rit et plaisante à la fois,
Perpétuel foyer d'aimables railleries,
Et je rappelle alors les propos pleins de sens,
Qui dans ces entretiens savaient trouver leur place.
Et de tes lèvres avec grâce
S'échappaient en traits innocents.

J'aime nos luttes littéraires,
Où, pour ravir le prix des classiques travaux,
Sans cesser d'être unis entr'eux comme des frères,
Entr'eux avec ardeur combattent vingt rivaux,
Oh ! c'est alors que se présente
Avec éclat ton souvenir,
Enfant dont la gloire naissante
Présageait un bel avenir.

Mais quand l'heure de la prière
Nous réunit en chœur aux pieds de l'Éternel,
Je te trouve encore auprès du sanctuaire,
Où ta mémoire vit à l'ombre de l'autel.
C'est toi qui préparais de tes mains innocentes,
Pour l'autel de ton Dieu, les mystiques présents ;
Toi qui faisais monter des urnes odorantes,
Symbole de nos vœux, les vapeurs de l'encens.

Il ne t'est point ravi ce pieux ministère
Dont tu fus si jaloux dès tes plus jeunes ans ;
Pour le servir au ciel Dieu t'enlève à la terre,
Et les Anges l'ouvrent leurs rangs.
Nous, grandis sous le même ombrage,
Nous respirons du moins, alors que tu n'es plus,
Cette suave odeur que laissa ton passage,
Le souvenir de tes vertus.

Ainsi, quand sous la faux tombe l'herbe fleurie,
Qu'emporte sur les chars la troupe des faucons,
Longtemps encor dans la prairie
S'exhale un doux parfum de fleurs.

M. Louis De Gouttes, de Paleville.

CHARLES-AUGUSTE - LEOPOLD
PARDRIAU.

III.

(Suite et fin.)

Le 13, de nouveaux symptômes se ma-
nifestèrent, plus alarmants encore que ceux
qu'on avait pu remarquer jusque-là. Le ma-
lade n'avait plus aucune force ; une aphte
épaisse commença à revêtir les genècles et
l'intérieur du palais, qu'il mit tout en feu ;
ce fut pour la pauvre petite victime le si-

gnal de souffrances inexprimables. Bientôt
l'inflammation s'introduisit dans la gorge
et rendit la respiration haletante. A cha-
que instant, Léopold était suffoqué, et une
effroyable oppression soulevait péniblement
sa poitrine. Au milieu de ces angoisses,
les yeux de l'enfant étaient toujours cal-
mes et limpides, perçants d'intelligence
et sublimes de résignation. Il n'ouvrit
pas une seule fois la bouche pour se plain-
dre ; mais il portait tour à tour ses regards
sur son père, sur sa mère, sur tous les
visages amis qui l'entouraient, et cette
vue semblait le soutenir jusqu'au moment
où il expira : à peine cessa-t-il un instant
de conserver sa pleine connaissance seu-
lement interrompue par quelques crises
qui venaient, de temps en temps, précipi-
ter le cours de la mystérieuse maladie.

Enfin, le 18 au matin, comme il avait
passé une nuit mauvaise, une quinte vi-
olente de toux l'assaillit, assez semblable
d'ailleurs à celles-là mêmes auxquelles
il était sujet depuis quelques temps. Le
petit malade sembla étouffer et fit à plu-
sieurs reprises de vaines tentatives pour
rejeter quelque chose qui embarrassait sa
gorge. Son père était près de lui qui l'en-
courageait, et sur sa parole il fit un su-
prême effort. Ce fut son dernier soupir :
épuisé, il retomba sur lui-même ; un flot de
sang sortit de sa bouche, et il reposa douce-
ment sa tête sur l'oreiller. Les dernières
illusions de l'espérance étaient détruites.
La mort, imminente depuis plusieurs jours,
était venue inopinément sans se faire
précéder d'une agouie qui eût été trop
déchirante.

On apprit le jour même au petit sémi-
naire la triste nouvelle. Elle était, hélas !
trop attendue ; mais néanmoins elle pro-
duisit, en se répandant parmi les élèves,
une impression profonde. Pendant tout le
temps qu'avait duré sa maladie, Léopold
avait été l'objet continuel des entretiens
et des prières de ses condisciples. Tous le
connaissaient, et l'aimaient, et lorsqu'on
apprit qu'il n'était plus, il n'y eut pas
cœur qui ne se serrât au souvenir de cet
enfant naguère si plein de vie et d'espé-
rance, et dont il ne resterait plus désor-
mais que la mémoire dans cette maison
dont il avait été l'honneur, dans ces lieux

autrefois remplis de son nom et où la
trace de ses pas était à peine effacée.

Le lendemain, plusieurs de ses maîtres,
conduisant une nombreuse députation
d'élèves formée par sa classe, l'académie
et la congrégation de la sainte Vierge,
dont il faisait partie, allèrent à Vennecey
satisfaire aux devoirs de leur douleur et
donner à Léopold le dernier témoignage
de leur affection, en assistant à son cou-
voi. Je me souviendrai toujours, pour
ma part, des émotions de cette triste ma-
tinée. C'était au commencement du
printemps. De toutes parts, la campagne
humide encore de rosée s'éveillait, bru-
yante et pleine de joie, illuminée par les
premiers rayons du soleil. Je vois encore
le petit cercueil tristement balancé entre
deux haies fleuries au milieu des sourires
de la nature, tandis que la cloche de l'é-
glise mêlait les pleurs de son glas funé-
bre aux mille murmures qui s'élevaient
des prés et des bois. On eût dit un deuil
public dans le village. Chaque maison,
sur le passage du lugubre cortège, en-
voyait quelqu'un de ses membres pour le
grossir. Les élèves du petit séminaire et
ses anciens camarades d'école s'étaient
disputé l'honneur de porter le corps de
Léopold à sa dernière demeure. Le cer-
cueil s'avancait donc couvert d'un drap
blanc, et porté par de jeunes bras. Il é-
tait suivi par les maîtres et les amis éplorés
du pauvre enfant, par son père et sa
mère, qui marchaient abîmés dans leurs
sanglots, se soutenant à peine, et qu'on
n'avait pu empêcher d'assister à la cé-
rémonie ; enfin par une foule compacte
composée non seulement des habitants
du village, mais aussi de plusieurs proprié-
taires des environs, qui avait connu Lé-
opold dans son enfance et avait voulu
donner à sa famille cette preuve de leur
sympathie et de leur regret. Quel spectacle
qu'une vie de treize ans ainsi pleurée et
ne révèle-t-il pas de quel prix inestimable
sont en ce monde les jours d'un enfant, et
surtout d'un enfant chrétien ! Je n'oublierai
jamais l'aspect tout à la fois riant et som-
bre que présentait l'agreste cimetière, le
silence, les psaumes entrecoupés de lar-
mes, et les tombes fleuries disparaissant sous
la foulée agenouillée, la fosse entr'ouverte,